

Venir après

La Mise à l'aveugle de Simon Galiero, Québec, 2012, 79 min

Jean-François Hamel

Volume 30, Number 4, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, J.-F. (2012). Review of [Venir après / *La Mise à l'aveugle* de Simon Galiero, Québec, 2012, 79 min]. *Ciné-Bulles*, 30(4), 8–9.

Venir après



JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Après un passage remarqué du côté du court métrage avec **Notre prison est un royaume** (2008), gagnant d'un Jutra, Simon Galiero a réalisé un premier long l'année suivante, **Nuages sur la ville**. Avec de magnifiques images en noir et blanc, il posait les premiers jalons d'une filmographie prometteuse construite dans un rapport particulier au passé. Ce n'était pas par hasard qu'on y retrouvait Jean Pierre Lefebvre (réalisateur, entre autres, du **Révolutionnaire**, 1965), sous les traits d'un écrivain en panne d'inspiration, et Robert Morin (**Papa à la chasse aux lagopèdes**, 2008), dans la peau d'un ancien gardien de sécurité au chômage. Les deux hommes incarnent non seulement un certain cinéma marginal auquel Galiero est sensible, ils sont de véritables figures « paternelles ». Dans ce premier film, la notion de transmission est abordée à travers la relation conflictuelle entre un intellectuel d'origine polonaise et son neveu. Relation incarnant la problématique de la perte de sens et de l'incommunicabilité intergénérationnelles. Galiero proposait ainsi l'entame d'une réflexion sur la notion de filiation entre les individus et entre les générations.

Son second long métrage, **La Mise à l'aveugle**, s'ouvre sur une pièce obscure. Autour d'une table, quelques personnes disputent une partie de poker. Après une énième défaite, Paul décide de rentrer chez lui, ivre mort. On le retrouve le lendemain en compagnie de son colocataire, Éric, dont la copine, Julie, vit simultanément une relation amoureuse avec les deux hommes. Une voisine de palier, Denise, ancienne directrice financière retraitée d'une grande entreprise, s'installe lentement au cœur du récit; autour d'elle gravitent deux univers: celui qu'elle vient de laisser, dans lequel évoluent son ex-mari et son fils, et celui qu'elle découvre, incarné par le quartier populaire où elle vient d'emménager. Tandis qu'elle se lie avec Paul et Éric, Denise voit son monde s'écrouler. Parce qu'elle a fait des choix douteux au moment où son fils prenait la succession de l'entreprise qu'elle a quittée, celui-ci décide de ne plus lui adresser la parole. Cherchant néanmoins à protéger sa progéniture, Denise multiplie les actions pour renouer contact avec ce dernier.

Héritier d'une tradition qui va du cinéma direct des années 1960 à Denis Côté en

passant par André Forcier, Galiero s'intéresse à ce qu'un des protagonistes nomme « le petit monde », c'est-à-dire cette communauté ne connaissant ni le luxe ni l'aisance et qui vit en marge d'un système dont elle ne sait tirer profit. Dans **La Mise à l'aveugle**, il trouve le ton juste pour décrire cette réalité à la fois pathétique et touchante. Il a surtout un indéniable talent pour l'écriture de dialogues parvenant à extraire avec intelligence, sans jamais tomber dans la caricature, la nature profonde des milieux plus ou moins défavorisés dont il brosse le tableau. Comme dans **Coteau rouge** (2011) d'André Forcier, le film de Galiero met en parallèle, pour mieux les opposer, la simplicité rassembleuse de ce mode de vie et la superficialité grotesque d'un monde de parvenus que l'ex-mari de Denise incarne avec autant de clinquant et de mauvais goût que le faisait le Éric Miljours de Forcier. Devant les inquiétudes d'une mère malheureuse coupée de sa famille, l'homme d'affaires froid et indifférent aux sorts de son fils et de son ex-épouse ne répond que par des considérations futiles sur l'aménagement de son immense demeure.



Dans le sillon de **Nuages sur la ville**, **La Mise à l'aveugle** aborde le thème du poids de l'héritage et de ses diverses incarnations. La détresse qui frappe Denise est en grande partie causée par un problème générationnel ou, à tout le moins, par une incompréhension mutuelle qui semble rendre impossible l'harmonie entre elle et son fils. Aussi, alors qu'elle croit sa présence essentielle au bien-être de ce dernier, celui-ci, conscient d'appartenir à une génération décomplexée et libre, préfère construire sa réussite en dehors du cocon familial. Dans une scène d'une grande puissance évocatrice, Denise demande à son fils de l'inviter à manger chez lui, ce qui le répugne. Galiero établit l'image en un plan parfaitement symétrique duquel émane une ligne de démarcation très nette séparant les deux personnages assis à une table. Ce moment de pure tension illustre l'indifférence affichée du fils pour sa mère et renvoie l'image d'une dichotomie désespérante, d'une plaie ouverte que rien ni personne ne pourra refermer. Cette opposition est bellement incarnée par la mise en scène précise et distante du réalisateur, un peu comme c'était le cas de

J'ai tué ma mère (2009) de Xavier Dolan, dont les cadrages légèrement désaxés mettaient de l'avant la bataille d'un jeune homme contre sa mère. Dans ces deux films aux sujets analogues, la caméra exprime un même sentiment : le désamour familial qu'expose le cadre visuel est nourri par une totale incapacité de se comprendre.

Conséquemment, Galiero construit un personnage de femme psychologiquement instable, au bord de la crise de nerfs, qui ne sait ni comment ni pourquoi avancer. Après qu'on ait mis au jour le stratagème par lequel elle croyait garantir l'avenir de son fils, elle ère sans repères, sans but. **La Mise à l'aveugle** s'achève sur un tournoi de poker. Après s'être délestée de toute la frustration qu'elle avait jusque-là accumulée en engueulant Paul, Denise prend place à une table de jeu pour entamer une partie. Tandis qu'on lui demande : « Family pot? », elle met ses verres fumés, fixant droit devant elle la caméra, avant que ne défile le générique de fin. Dans cette conclusion aussi mystérieuse que saisissante, Simon Galiero invite le spectateur à contempler Denise

dans un dernier geste d'isolement, de contrôle de soi. Remettant en place son masque calculeur et insensible, elle décide de vivre en solitaire sa vie de femme et de mère. Dans cet ultime plan, on assiste, tristement, à l'étouffement volontaire d'une infinie souffrance. (Sortie prévue : automne 2012) ■



Québec / 2012 / 79 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Simon Galiero IMAGE Nicolas Canticcioni SON Sophie Cloutier MONT. Simon Galiero et Simone Lefebvre INT. Micheline Bernard, Louis Sincennes, Marc Fournier, Christine Beaulieu, Julien Poulin, Pierre-Luc Brillant DIST. FunFilm